

DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
BERTRAND  
POIROT-DELPECH  
*À L'ACADÉMIE FRANÇAISE*  
ET RÉPONSE  
D'ALAIN DECAUX

*nrf*

GALLIMARD









*Discours de réception  
de Bertrand Poirot-Delpech  
à l'Académie française*



M. Bertrand POIROT-DELPECH, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Jacques DE LACRETELLE, y est venu prendre séance le jeudi 29 janvier 1987 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

La recherche des honneurs m'a toujours paru un signe de « modestie incompréhensible »! Ce n'est pas moi qui le dis; c'est Flaubert, qui n'a pas refusé la Légion d'honneur, et qui songea sérieusement à rejoindre ici même Victor Hugo, mais qui devait être, le jour de ce bon mot, dans l'humeur altière que nous avons tous connue, où l'on ne souffre d'autres juges que la multitude, la postérité, ou soi-même.



Mieux vaut tenir que courir! En acompte sur une immortalité hasardeuse et que nous ne serons plus là pour savourer, je n'ai pas dédaigné celle que confèrent, de notre vivant, quelques contemporains choisis. Je vous remercie d'avoir bien voulu récompenser une humilité qui fut naguère la vôtre et qui, sous un appareil trompeur, s'attache à votre Compagnie.

Je ne plaisante pas. Bien que le général de Gaulle ait pu dire du journal *Le Monde*, parlant à son fondateur : « Je vous lis tous les jours... et ça me fait rire! », on ne m'a pas formé, comme journaliste, à la galéjade; et la circonstance n'y porte guère. Si je parle de modestie à votre propos, c'est que vous vous sentez moins en charge de vos renommées personnelles, je l'ai découvert, que de la langue française, cet héritage indivis de savoirs et de chimères dont je ne vois rien de plus glorieux, ni de plus exaltant, pour un homme de plume, que d'assurer la garde. Comme c'est aimable à vous, Messieurs, de m'y convier!

\*  
\* \* \*

On dirait que la mort se venge des institutions vouées à la vaincre en y égrenant les deuils, en les peuplant d'ombres et de voix éteintes. À cet instant où les parents de sang font tant défaut, accordez-moi de me tourner en pensée vers le

père et le frère de remplacement que j'ai comptés parmi vous.

François Mauriac a veillé sur mes débuts de grand dadaï, comme Barrès l'avait lui-même soutenu. Il m'a donné des leçons d'ironie, quitte à m'inciter ensuite à plus de sérieux, et je l'entends encore, passant sous vos fenêtres, me prédire tendrement, de sa voix de confessionnal : « Vous en serez ! »

Le frère, c'était Jean-Jacques Gautier, voisin de théâtre pendant douze années de générales, ami lumineux, et qui m'a prodigué, au seuil de cette maison, les ultimes preuves d'une pudeur, d'un courage, d'une droiture qui faisaient, je le sais, votre admiration.

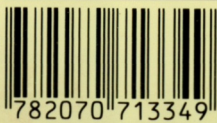
\*  
\* \*

Je n'ai rencontré Jacques de Lacretelle qu'une fois, dans les années cinquante. Il donnait un bal pour sa fille Anne, en son gracieux hôtel du Trocadéro. Ma timidité m'a retenu de lui dire le choc que m'avait causé la lecture de *Silbermann*. Les jeunes gens devraient savoir qu'un compliment, même nigaud, fait toujours plaisir, au lieu de s'abstenir, par crainte de mal s'y prendre.

Au vrai, je peux l'avouer après trente ans, j'étais introduit à ce bal par un ami, sans y être invité, et je tremblais qu'on ne s'en aperçût. Je



*nrf*



9 782070 713349



88-V A 71334

ISBN 2-07-071334-2

Extrait de la publication

48 FF tc